

Études littéraires africaines

Lotfi AKALAY, *Les nuits d’Azed*, Le Seuil, mai 1996, 189 p.

Christiane Achour



Numéro 2, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042644ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042644ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l’Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Achour, C. (1996). Compte rendu de [Lotfi AKALAY, *Les nuits d’Azed*, Le Seuil, mai 1996, 189 p.] *Études littéraires africaines*, (2), 74–74.
<https://doi.org/10.7202/1042644ar>

Tous droits réservés © Association pour l’Étude des Littératures africaines (APELA), 1997

Cet article est protégé par la loi sur le droit d’auteur. L’utilisation des services d’Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d’utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l’Université de Montréal, l’Université Laval et l’Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

● LOTFI AKALAY, *LES NUITS D'AZED*, LE SEUIL, MAI 1996, 189 P.

Premier roman de ce journaliste, il se présente ouvertement comme une parodie des *Mille et une nuits* avec les deux frères, Kamal et Kamil, et les deux épouses adultères. Une parodie avec une transposition dans le Maroc contemporain.

Kamal, nouveau Shahriar, décide d'épouser chaque jour une nouvelle femme et de la répudier au matin. La nouvelle Shahrazad entre en scène sous les traits d'Azed, fille de l'associé de Kamal : aussi audacieuse que son illustre ancêtre, elle se lance dans l'aventure du mariage périlleux, ayant une stratégie comparable à celle de son aïeule !

Cette ouverture, bien enlevée, légère et paillardes, laisse place subtilement à un voyage désopilant et décupant dans la société marocaine d'aujourd'hui à travers l'histoire de Mokhtar qu'Azed raconte, chaque nuit, à son époux pour le détourner de la répudiation du matin ! Quand le sarcasme risque de tourner au vitriol, une pirouette de la narration allège le ton et nous remet dans la galéjade jusqu'à la sentence finale : « La loi est juste, il faut quatre femmes pour supporter un homme ». Une défense très masculine de l'émancipation de la femme mais qui n'est pas sans intérêt !

Sous l'apparence d'un conte libertin sans détour se lit un autre récit, écrit de manière alerte, véritable antidote contre l'ennui. Ce récit, à la fois léger et profond, change des romans maghrébins d'une tragique tristesse et d'une gravité souvent pesante.

■ RABAH BELAMRI, *CHRONIQUE DU TEMPS DE L'INNOCENCE*, PARIS, GALLIMARD, « HAUTE ENFANCE », OCTOBRE 1996, 241 P.

Dernière œuvre de l'auteur, mort en septembre 1995, elle est publiée, à titre posthume, grâce à son épouse, Yvonne Belamri.

Rabah Belamri y renoue avec la veine qui fut celle de son premier écrit, *Le Soleil sous le tamis* (1982) et d'un ouvrage plus récent, *Mémoire en archipel* (1990-1994). Il y conserve sa voix de conteur que l'on entend tout au long de la lecture et qui est audible dans toutes ses fictions.

Réalisme, poésie, violence et humour mêlent leurs registres pour donner à lire un récit classique et linéaire, rythme de la plupart des autobiographies, en remontant dans la mémoire individuelle et dans la mémoire collective. Ni manichéisme, ni volontarisme : on avance par touches anecdotiques dans une Algérie d'un passé tout proche, bruisante des prémices du meilleur et... du pire ! On retrouve aussi cette extrême sensibilité au monde féminin et les mots justes pour exprimer sa proximité vivifiante, autour d'un héros Badr dont on suit le parcours.

La postface de René de Ceccatty offre une présentation sensible et avérée de l'écrivain et la meilleure synthèse, à ce jour, de son œuvre. Pour revenir à l'ouvrage, il y souligne que « son enfance était au centre de son